

L'accident

Cette fois plus de doute possible, l'été est bien là. Précoce mais là. Le 21 juin n'était que dans une semaine et déjà le soleil diffusait à travers les vitres de l'école des Beaux Arts une chaleur étouffante, à croire que ses rayons se nourrissaient de l'oxygène présent dans la pièce pour frapper plus fort. Il n'avait pas plu depuis la dernière quinzaine de mai. Les dernières gelées avaient fondu comme neige au soleil, en à peine cinq jours, on était passé d'une température hivernale à une chaleur caniculaire qui même la nuit peinait à redescendre aux alentours des 20°. C'était dans ces dernières semaines de l'année scolaire que l'atmosphère de cette salle de peinture exposée plein sud et dont les fenêtres, même grandes ouvertes, semblaient filtrer l'air pour ne laisser entrer que la chaleur, était la plus étouffante. Raphaël appréciait beaucoup cette pièce car sa multitude de fenêtres permettait de travailler avec une lumière naturelle qui faisait rejaillir le véritable caractère de chaque couleur. Mais ce jour là, c'était une véritable étuve, à tel point qu'en seulement deux heures de cours, l'eau des gobelets devenait chaude. A l'image de la capacité de concentration des étudiants, la journée touchait à sa fin pour le plus grand soulagement de tous, notamment de l'enseignant. Non content d'être un artiste peintre au talent reconnu, exposant dans de grandes galeries parisiennes et même parfois à l'étranger, régulièrement sollicité pour réaliser les toiles peintes de décors de Théâtre, d'Opéra, ou de Cinéma, Raphaël Chabane, était également fin pédagogue, enseignant d'avantage pour le plaisir de transmettre, et partager, l'amour et les techniques de son art que pour la stabilité financière que lui procurait le statut de professeur. Renommé pour ses paysages fantasmagoriques et la finesse de ses portraits, il savait capter l'essence et la puissance de la lumière aussi bien dans la nature elle-même que dans les regards de ses modèles. L'émotion qu'il impliquait dans chaque coup de pinceau conférait à ses tableaux, même les plus imaginatifs, une vérité qui ne laissait personne indifférent. C'était un homme de taille moyenne, à la svelte silhouette élancée dont le visage légèrement émacié aux pommettes rieuses et au regard doux, parfois mutin laissait deviner un caractère jovial et optimiste. Son âge mûr se devinait à ses tempes grisonnantes mais également aux sillons creusés par le temps et l'expérience sur son front ainsi qu'aux commissures des lèvres et des yeux. Ouvert d'esprit et très curieux, son attitude générale laissait transparaître une profonde bienveillance. Ses critiques constructives s'accompagnaient toujours de conseils ou de petites astuces que les étudiants n'hésitaient pas à mettre à profit. Il passait dans les rangs jetant des coups d'œil attentifs sur les toiles et s'arrêta quelques secondes derrière un jeune garçon qui, s'inspirant d'une photographie de Florence, s'amusait à réinventer la ville dans un style futuriste très inspiré de la science fiction.

- Qu'est-ce que vous en pensez, Monsieur ; demanda le jeune garçon à la fois fier de son œuvre et intimidé par le regard de son professeur ; j'ai imaginé à quoi ressemblerait Florence au XXIIe siècle.
- Oui, c'est très bien. Bravo ; répondit-Raphaël, sincèrement touché par l'image qu'il avait sous les yeux ; tu as fais de très beaux progrès sur la précision de la perspective cette année. Mais, tu vois, cette ombre là, elle est étrange, tu ne trouves pas ?

- Heu, c'est à cause de la couleur ?
- Non, non, au contraire, le choix est bon, les teintes que tu as prises donnent un aspect métallique aux bâtiments qui est tout à fait raccord avec ton parti pris futuriste. Non le souci... tiens, viens. Éloigne-toi un peu...

Raphaël fit signe à son étudiant de se reculer. Tous deux s'écartèrent d'un pas pour contempler le tableau. Le jeune homme les yeux rivés sur sa toile ne semblait pas comprendre le problème. Le regard de l'enseignant se tourna vers son élève avec un petit sourire encourageant.

- Nan, je suis désolé, Monsieur, je vois pas.
- Si ta source de lumière est basse mais encore assez présente pour donner cette luminosité et étirer les autres ombres de cette manière, tu ne trouves pas que celle-ci est trop longue ? Tu vois bien qu'elle n'est pas raccord avec les autres ?
- Ah ouai mais nan, en fait euh... C'est parce que c'est un parti pris ; commença à se défendre le jeune homme.
- Ah bon ; rétorqua Raphaël avec le petit sourire malicieux de celui à qui « on ne l'a fait pas ».
- C'est parce que... en fait... ce que je voulais c'est que l'ombre du Dôme futuriste soit à l'image du Dôme comme on le connaît, pour dire que même si on avance, on perfectionne les techniques et tout ça, le passé ne peut pas disparaître puisque c'est lui qui forge le futur en vrai.
- Ça, c'est très intéressant, mais si c'est vraiment le message que tu veux faire passer, cette ombre ressemble beaucoup trop à ton Dôme futuriste, il faudrait que tu accentues sa ressemblance avec celui de ta photo, quitte à tricher légèrement avec la perspective, parce que là c'est trop timide. Tu vois ce que je veux dire ? Maintenant que tu me l'as dit je comprends ce que tu veux faire, mais en l'état, c'est trop petit, on voit d'avantage une maladresse dans ta construction de l'image, qu'un choix artistique délibéré, non ? Qu'est ce que vous en pensez ?

Comme les élèves les plus proches commençaient à prêter oreilles et regards, Raphaël entrepris de les impliquer dans la conversation, afin de conclure le cours sur une réflexion commune autour de la manière dont l'artiste peut détourner les règles inhérentes à son art pour transmettre un message, une idée ou sa vision du monde, (d'où l'intérêt primordiale de les maîtriser). La réflexion dériva sur *La Persistance de la Mémoire* de Dali et ses montres molles, puis sur le cubisme et le *Guernica* de Picasso. Rébecca, qui par ailleurs était aussi violoniste évoqua même le principe de l'Atonalité en Musique. Puis ce fut l'heure de nettoyer les pinceaux et de ranger le matériel. Lorsque tous eurent enfin quitté la pièce, Raphaël, rinça son propre matériel avant de le ranger dans sa boîte à compartiments. Puis, quand tout risque de tache d'acrylique fut écarté, il se débarrassa de sa blouse avec un soupir de soulagement. L'air de rien elle tenait drôlement chaud. Il la plia et la rangea dans son sac avec sa boîte et sa palette soigneusement enveloppée dans un chiffon. Alors qu'il sortait de la pièce et fermait la porte à clef, une main amicale vint s'abattre de tout son poids sur son épaule.

- Enfin le week end ; lança d'un ton euphorique la voix rocailleuse et enjouée à qui appartenait cette main familière.

Raphaël qui l'avait entendue arriver se retourna pour faire face à sa jeune collègue. Mina était une plasticienne performeuse qui excellait autant dans le dessin que dans la gravure et la sculpture. Son exigence au travail comme l'excentricité poétique de ses créations ne passaient pas inaperçues dans le monde de la performance, son talent lui valait une notoriété aussi large que méritée. Elle n'avait pas encore quarante ans et déjà l'école des Beaux Arts lui avait confié la direction d'un atelier de sculpture à destination des élèves de premier cycle. C'était une bonne vivante aux formes généreuses dont l'obsession pour le bleu, sous toutes ses nuances, se devinait autant dans sa mise que dans sa chevelure à la coupe courte, dissymétrique d'un turquoise presque fluorescent. Ce jour la elle arborait un bleu à lèvres pailleté assorti à son fard à paupières et dont la teinte rappelait le cyan de son débardeur ourlé d'une dentelle bleu-nuit représentant des toiles d'araignées. Son pantalon à carreaux bleu-marine et vert canard était serré au niveau des hanches par une large ceinture cloutée de laquelle pendaient deux rangs de chaîne. Ses deux poignets soutenaient une infinité de bracelets fantaisies en cuir ou en métal représentant des ronces, des serpents, des runes et une multitude de symboles ésotériques assortis aux nombreuses bagues qu'elle portait à chaque doigt. Raphaël admira avec un sourire amusé le vernis à ongles bleu-roi de sa collègue.

- La journée a été longue ; demanda-t-il.
- Chaude ; s'exclama-t-elle sans retenue ; je me damnerais pour un pichet de Mojito glacé, tu m'accompagnes ?
- Pour le Mojito, je ne suis pas sûr ; dit-il en riant à moitié ; mais moi aussi j'ai bien envie d'un verre.

Ils passèrent par l'accueil pour rendre les clefs de leurs salles de cours et sortirent du bâtiment. Mina déchantait très vite, dehors la chaleur était aussi forte qu'à l'intérieur, seule la brise qui leur parvenait des bords de la Seine la rendait supportable. Ils longèrent le quai de Conti en direction du Pont Neuf cherchant une terrasse pas trop ensoleillée ni trop encombrée, chose rare en cette saison, la température ambiante semblait avoir attisé la soif de toute la Cité. Les deux artistes finirent par s'installer à la terrasse d'un café à l'angle d'une petite rue qui donnait sur l'île. Mina se laissa choir sur une chaise en s'étirant.

- Arrh, Foutu climat, j'ai les pieds en feu ; lança-t-elle.

Toujours le sourire aux lèvres, le peintre se garda bien de lui faire remarquer qu'« ayant vu assez d'étudiants pour la journée » c'était elle qui avait insisté pour s'éloigner de l'école. Raphaël appréciait beaucoup sa jeune collègue qui ne s'embarrassait pas de faux semblants. Il avait plaisir de temps à autres à l'accompagner prendre un verre ou même déjeuner. Elle l'amusait, il trouvait son franc parlé rafraichissant. Dans son sillage la bonne humeur semblait toute naturelle tant elle débordait d'enthousiasme. Son énergie était communicative et l'ensemble de son attitude transpirait une sincère joie de vivre rendant sa compagnie particulièrement agréable. De plus, le peintre admirait sincèrement son travail et son univers créatif. Elle pouvait passer des heures à discuter de peinture, de sculpture, de cinéma, d'histoire de l'art ou même de pop-culture. Lorsque le serveur vint prendre leur commande, la

sculptrice n'hésita pas à commander un Mojito débordant de glaçons. Raphaël parcourut rapidement la carte des yeux avant de commander un panaché.

- Un panaché ; s'étonna Mina une fois le garçon reparti.
- Oui, je ne suis pas fan des alcools forts par cette chaleur, ils montent vite à la tête ; répondit-il.

En vérité maintenant que la journée était finie et qu'il s'était tranquillement posé à une terrasse de café, la fatigue commençait à se faire sentir pour Raphaël qui d'années en années, supportait de moins en moins bien les fortes chaleurs. La jeune femme le railla gentiment en lui rappelant qu'il aurait tout le week end pour s'en remettre ce à quoi il répondit avoir des projets plus intéressants pour son samedi que de soigner une gueule de bois.

- C'est vrai, tu as raison. Moi aussi j'ai intérêt à être fraîche, les parents de Bachir nous ont invités à rompre le jeûne demain soir, et c'est moi qui dois préparer le dessert ; dit elle d'un ton espiègle comme pour faire durer le suspens ; mousse au chocolat maison.
- Qu'elle riche façon d'occuper son samedi ; répondit-il sur le même ton.
- C'est pas aussi élaboré que le tajine au curry de ma belle-mère mais elle a quand même quelques amateurs. Ça réveille la gourmandise, non ?
- J'ai une petite préférence pour les desserts ; avoua t-il à mis mots ; mais c'est vrai que ça à l'air plutôt alléchant.
- Tout l'avantage d'avoir une belle-mère cordon-bleu et en plus tu la verrais, Raph, elle est belle cette femme. D'ailleurs, j'ai réalisé une gravure d'elle. Faut que je te montre...

Mina commença à se tortiller sur sa chaise cherchant son téléphone dans ses poches de pantalon. Il s'en fallut de peu qu'elle ne bouscula le serveur qui leur apportait leur commande. Les deux artistes levèrent leurs verres pour trinquer et burent une première gorgée. La fraîcheur sucrée de la boisson et le petit courant d'air tiède venant des quais étaient revigorants après une journée entière dans la chaleur d'une pièce fermée exposée en plein soleil. Lorsqu'elle reposa son verre, la jeune femme empoigna son téléphone et commença à chercher dans ses photos.

- Tiens regarde ; elle tendit son appareil à Raphaël ; tu ne trouves pas qu'elle a un regard incroyable ? Faudrait que tu la rencontres, je suis sûre que c'est tout à fait ce que tu recherches en terme de sincérité pure.

Le peintre contempla longuement la photo. Malgré un âge avancé, pour lequel l'artiste n'avait pas pris de gants, la finesse des traits du visage et le regard perçant de cette femme véhiculaient beaucoup de charme et de dignité. On devinait à ses lèvres et aux contours de la bouche que l'on avait affaire à une personne de caractère. Une maîtresse femme avec une forte personnalité. Mais ce qui était le plus agréable dans cette contemplation, de loin, était le respect palpable que le modèle avait inspiré à l'artiste. L'affection et l'estime de la sculptrice pour sa belle mère se devinait sans peine sur cette miniature. Il lui rendit son téléphone.

- Effectivement, on devine que c'est une femme qui t'as beaucoup inspirée et à qui tu rends justice avec élégance ; dit-il.
- Ah ça ! Naima, c'est une femme ! C'est pas un bonhomme qui irait lui dicter sa conduite, elle lui couperait la langue. Et en même temps elle est d'un calme, d'une sérénité, jamais un mot plus haut que l'autre... Je ne sais pas comment la décrire, elle est belle, droite dans ses bottes, généreuse... Pour moi, elle a une aura je vois pas comment le dire autrement. Elle m'évoque complètement ce que tu cherches à représenter, avec « la lumière d'un regard innocent et sincère ». non ? T'as pas l'air convaincu ?

Raphaël hocha la tête. Il comprenait la fascination de Mina et son admiration pour cette femme à laquelle elle aurait beaucoup aimé ressembler. Pourtant s'il voyait, dans le regard gravé de l'effigie, une droiture où transparaissait sans nul doute une véridique sincérité, celui-ci était trop dur pour évoquer l'innocence. Ce que le peintre aimait dans les portraits, dans le fait de peindre ou de dessiner des portraits, c'était les histoires que les visages des modèles avaient à raconter, toutes leurs histoires. Les rires et les larmes qui y avaient creusé des rides, saisir l'essence même de la pureté d'un regard, son âme parfois. Pour Raphaël la notion même d'humanité se cachait dans les yeux, dans les émotions qu'ils trahissent ou tentent de dissimuler. Ce qu'il cherchait sans être encore parvenu à le trouver c'était l'innocence. Une innocence sincère qui ignore la triche de ces femmes qui jouent les ingénues pour aguicher des hommes en mal ou en manque de paternalisme. Une innocence toute simple, pas naïve à proprement parler... presque de la fragilité mais dans un regard d'adulte. Mina l'écoutait, attentive. L'imagination de son collègue devait souvent lui jouer des tours. Raphaël était trop romantique et son émotivité devait le troubler plus souvent qu'il ne le laissait paraître. D'un naturel timide et réservé, il n'était pas très à l'aise avec les mots aussi ne parlait-il que rarement de ses projets personnels préférant les montrer une fois achevés plutôt que les décrire. A mesure qu'ils discutaient, le bleu immaculé du ciel commençait à se teinter de petits cumulus blancs discrets. Bien que le soleil baissa progressivement dans le ciel, et bien que le vent du quai commença à se faire plus frais, la chaleur ne semblait pas se décider à retomber. Mina appela le serveur pour qu'il lui apporte un second Mojito. Pour l'accompagner Raphaël recommanda un panaché. Ni le peintre, ni la sculptrice ne semblaient avoir le courage de quitter la petite table. La perspective de reprendre un métro bondé, ayant emmagasiné la chaleur du jour, roulant toute fenêtre ouverte dans un insupportable boucan les rebutait autant l'un que l'autre, aussi laissèrent-ils filer le temps. Lorsque Raphaël consulta sa montre il était déjà tard.

- 20h ; s'exclama la sculptrice ; c'est pas possible qu'il fasse toujours aussi lourd.
- Ils ont annoncé des orages pour cette nuit et à partir de demain il devrait pleuvoir des cordes.
- Tant mieux ; s'exclama Mina ; ça va nous rafraichir. T'as pas faim ? Je meurs de faim on se commande un truc à grignoter.
- Bachir ne t'attend pas ; demanda Raphaël.
- Non, monsieur sortait avec ses collègues ce soir. On se prend une planche mixte à partager ; proposa t-elle.

Comme Raphaël acquiesçait elle s'empressa d'ajouter :

- Avec une bouteille de rouge ou de rosé ?
- Ouh la ! Une bouteille, t'es sûre ?
- Bah, ça fait que deux verres chacun ...

Elle n'eut pas beaucoup de mal à venir à bout de sa réticence en lui faisant valoir qu'une fois n'était pas coutume. Ce qui était vrai car si tous deux avaient plaisir à boire un verre de temps en temps après leurs cours, leurs emplois du temps, souvent chargés ne leur en laissaient que rarement l'opportunité. Mais ce soir Mina semblait particulièrement désireuse de lâcher prise. Raphaël la laissa donc commander. La nuit tomba sans qu'ils s'en rendent compte et bien que l'atmosphère resta pesante on commençait à respirer de mieux en mieux, seulement, entre la boisson et la température, la fatigue commençait à se faire possessive. Bien qu'il ce fut montrer plus raisonnable que sa collègue Raphaël commençait à sentir sa tête s'alourdir, le sommeil le gagnait aussi estima-t-il qu'il était temps pour lui de regagner ses pénates. Mina se leva pour lui emboiter le pas mais se prit les pieds dans sa chaise manquant de peu, tomber. Par réflexe Raphaël la rattrapa par le bras et l'aida à se remettre debout.

- Ça va aller ; demanda t-il légèrement inquiet voyant que son amie était plus éméchée qu'elle ne le paraissait.
- Ouai ; lança t'elle d'une voix forte et plus aiguë que d'ordinaire ; c'est elle aussi ! Combien t'as d'pieds toi ?

Avant qu'il n'ait pu réagir, Mina se pencha sur la chaise pour l'examiner sous toutes les coutures. Raphaël, l'aida à se redresser et la fit se rasseoir.

- Mina ? ; l'appela t-il pour capter son attention ; ça va ?
- Bah ouai ça va ; répondit-elle d'un ton euphorique.
- Ok. Tu restes là, tu bouges pas. Je vais payer et on s'en va, d'accord ?
- Non ! On fait moite-moite !
- Non, c'est bon, je t'invite.
- T'es sûr ?!
- Oui, oui !
- Oh, toi, t'es vraiment un mec chic ; s'exclama t-elle en le prenant dans ses bras.

Mi amusé, mi embarrassé, Raphaël ne la repoussa pas mais finit tout de même par se détacher de son étreinte pour se rendre au bar. Pendant que la machine reconnaissait sa carte et acceptait le paiement, le peintre glissa un regard à sa collègue restée toute seule en terrasse. La tête renversée vers l'arrière elle semblait chercher les étoiles. Lorsqu'il la rejoignit elle fredonnait, à sa manière, *l'île Saint Louis*, faisant appel à une puissance vocale aléatoire qui semblait chercher comment remplacer la justesse des intervalles mélodiques. Le pauvre Ferré devait se retourner dans sa tombe, pensait Raphaël. Elle se leva avec des mouvements si désorganisés, que, la voyant faire, le peintre aventura un bras devant sa collègue de peur qu'elle ne retombe. Très étourdie elle prit lourdement appui sur ce bras salutaire afin de quitter la petite table sans s'y emmêler les pieds. Une fois éloignée du café Mina exprima sa répugnance à prendre le métro pour trois stations et son intention d'aller chercher un Vélib,

seulement Raphaël ne l'entendait pas de cette oreille. Elle avait déjà tellement de mal à mettre un pied devant l'autre sur une ligne droite... Et puis, dans son état un accident était si vite arrivé. Elle eut beau insister lourdement, cette fois il n'en démordit pas.

- Essaye de tenir debout toute seule jusqu'à Saint-Michel, déjà ; lui dit-il en la lâchant.

Elle poussa un soupir sonore avant de hasarder quelque pas, puis exaspérée par « ce fichu trottoir vallonné » elle se laissa aller contre l'épaule de son collègue et s'agrippa à son bras comme à une bouée de sauvetage.

- Pff ! J'abandonne c'est trop loin.
- Mais non ; répondit-Raphaël en la soutenant de son mieux ; fais un effort, on est juste à côté.
- Tu m'laches pas hein ?
- Mais non, je te raccompagne.
- C'est vrai ; s'exclama-t-elle émerveillée.

Raphaël la rassura en lui promettant de la soutenir jusque chez elle. Ces mots déclenchèrent une vague irrationnelle d'affection chez la jeune femme qui s'agrippa à lui avec plus de ferveur encore, le remerciant pour sa gentillesse. La cocasserie de la scène si elle amusa le peintre au début, devint très vite assez embarrassante, d'abord parce qu'elle lui tenait chaud, pesant à son bras comme un enfant, ensuite parce que, si Mina n'avait pas sa langue dans sa poche d'une manière générale, l'alcool avait une fâcheuse tendance à la lui délier encore d'avantage. Les paroles qu'elle débitait à un niveau sonore aléatoire étaient somme toute assez décousues. Lorsqu'ils furent enfin arrivés en bas de son immeuble la jeune femme montra la grande ourse à son collègue.

- Tu sais quoi ; lui dit-elle à mie voix sur le ton de la confiance ; quand je regarde toute ces étoiles là-haut, je crois que le bonheur c'est comme la pluie : ça tombe du ciel. Pouf. Tu sais pas d'où y vient. Tu sais pas pourquoi. Ça dure jamais longtemps. Mais le peu de temps qu'il est là, putain, que c'est bon de vivre ! Faut faire confiance à sa bonne étoile.

Raphaël leva les yeux vers le ciel, sans doute était-ce parce qu'il était lui-même un peu gris mais les paroles de Mina trouvaient une résonance en lui. Il l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement et la confia à son compagnon. En sortant de l'immeuble, le peintre prit une profonde inspiration, le vent soufflait plus fort chassant la chaleur étouffante du jour. Il descendit les quais vers le douzième arrondissement sous un ciel de plus en plus couvert, on ne distinguait presque plus les étoiles. Il respirait l'odeur du soir contemplant les lumières des néons et des réverbères se refléter sur la Seine. Les faibles lumières de la ville dévoilaient les contours des nuages et leurs ombres qui s'épaississaient dans des dégradés de gris et de violet foncés. Bientôt on ne distingua plus un seul fragment de ciel sous toutes ces nuées. Raphaël hésita un instant à reprendre le métro, il en avait encore pour presque une heure de marche jusqu'à Nation ce qui eut sans doute été plus raisonnable, la journée ayant été longue et harassante. Mais soit par plaisir de profiter du calme d'un Paris assoupi, devenu presque désert, soit pour le confort de la brise extérieure il y renonça préférant poursuivre son chemin

à pieds, quitte à se raviser plus loin si la fatigue devenait trop insurmontable. De toute façon, ce n'était pas comme si qui que ce soit l'attendait. L'un des avantages du célibat était bien d'être le seul maître de son propre temps libre même si, parfois, l'obscurité et le silence d'un appartement vide constituaient un accueil peu enthousiasmant. Et puis le peintre avait toujours beaucoup de plaisir à flâner dans les rues de Paris. Il s'était très vite aperçu que ses charmes les plus subtiles résidaient autant dans ses secrets : ses passages couverts, ses parcs, l'harmonieuse découpe de ses toits sur le ciel et cette façon qu'avaient les lumières de l'aurore et du crépuscule d'inonder ses rues de couleurs, que dans son Histoire, son architecture et ses monuments. Raphaël éprouvait une vraie fascination pour la manière dont la ville lumière avait de se draper dans les nuances du jour ou de la nuit. Elle pouvait se voiler de pastelles brumeuses aux premières heures du levant et se parer d'une gouache flamboyante dans le couchant sans jamais évoquer la même émotion. Pour le peintre, Paris était un véritable mannequin de la lumière. Il commençait à approcher de la gare d'Austerlitz quand, tout à coup, se sentant tituber, il s'assied sur un banc, l'alcool prenait doucement empire sur lui, il avait chaud et sa tête, déjà bien lourde, commençait à tourner. Raphaël resta là quelques minutes à contempler la Seine, les frissons de sa surface iridescente sous les lucioles artificielles de la ville avaient quelque chose d'hypnotique. A chaque mouvement de l'onde, le peintre sentait les eaux fébriles engloutir son imaginaire plus profondément dans ses abysses. Les mouettes qui longeaient les quais, aussi bavardes que les pies, semblaient transporter avec elles l'air marin des côtes normandes. En fermant les yeux Raphaël pouvait presque sentir l'odeur salée du large. Ses mains posées sur le banc en béton lui rappelaient les murs des bunkers sur les chemins de douane où il jouait à cache-cache et aux preux chevaliers avec ses copains d'école. Combien de Sirènes avaient remonté ce fleuve ? Combien d'allégories, d'idées, de poètes... ? La Seine, quelle muse prolifique, quand elle réfléchit les pensées qui la contemplant. Il prit une profonde inspiration, la fatigue, plus vampirique que jamais commençait à raidir ses membres et sa nuque. Il s'étira avant de se lever et de faire quelques pas. Le vent humide des bords du fleuve soufflait de plus en plus fort, les nuages devenaient de plus en plus opaques. Raphaël sentait que cet air un peu plus frais lui avait fait du bien, sa tête bien que toujours aussi lourde ne tournait plus et son équilibre lui semblait plus assuré. Même sa chaleur corporelle était un peu redescendue. Il passa ses mains sur son visage et ressortit du parc Tino Rossi pour regagner la rue en direction du pont d'Austerlitz. La différence de température entre la rue et les quais était hallucinante. A croire que la lourdeur de l'air prenait un malin plaisir à peser sur sa tête. Finalement mieux valait prendre le métro, rentrer rapidement, se rafraichir sous une douche tiède et dormir. Il était encore à une cinquantaine de mètres lorsqu'il assista, éberlué, à la scène. Sur le passage piéton une silhouette de femme aventurait un pied pour traverser. La voiture roulait si vite qu'elle paraissait sortir de nulle part. Ce fut comme un éclair de feu, dans un bruit de tempête. Puis, sur le trottoir, une silhouette de femme était étendue inerte sous les lumières blafardes d'un réverbère et du feu rouge. Foudroyé sur place par la violence de la scène, Raphaël en demeura figé d'horreur. Comme si le fracas tonitruant de l'impact avait arrêté son cœur sur le coup. Sa respiration, si courte qu'il se sentait oppressé, amplifiait une angoisse grandissante. Tout était arrivé tellement vite que cela semblait irréel. Le choc à peine passé, instinctivement, le peintre accourut en direction du corps inerte. Arrivé à sa hauteur il s'agenouilla près de la femme en l'appelant d'une voix si grave, si basse et si enrôlée qu'elle paraissait ne pas lui appartenir :

- Madame ? Madame est-ce que vous m'entendez ?

Pas de réponse. Dans sa chute, la tête de la pauvre femme avait violemment heurté le poteau des feux de signalisation. Ses long cheveux épars gisaient sur le trottoir, couvraient son visage poisseux de sang et de transpiration. Sa petite robe grise dont la jupe s'arrêtait au dessus du genou laissait voir les égratignures plus ou moins profondes dues à sa chute et une grosse marque rouge qui virait au violet à l'endroit où le pare-choc l'avait heurtée. Les torsions de sa nuque et de l'une de ses chevilles semblaient assez peu naturelles. La voyant dans un si triste état, Raphaël n'osait pas la toucher. C'est avec d'infinies précautions qu'il parvint à s'y résoudre, posant une main sur son poignet pour exercer une légère pression sur son avant-bras. Aucune réaction. Le cœur battant de plus en plus fort, il vint repousser délicatement les mèches de cheveux éparses collées à son visage par une large rigole de sang qui coulait abondamment sur ses paupières et la joue reposant sur le bitume tiède. Lorsqu'il distingua les traits de la femme, un violent haut-le-cœur le saisit, son propre sang ne fit qu'un tour. C'était une gamine, guère plus âgée que ses étudiants. Incapable de prendre correctement son pouls tant ses mains s'étaient mises à trembler, il posa une oreille contre son torse. Le cœur battait encore et le timide soulèvement de la cage thoracique laissait supposer qu'elle respirait toujours. Il posa alors son sac au sol et y chercha son téléphone portable ainsi qu'un chiffon propre, malheureusement, tous étaient tachés d'encre, de peinture ou imbibés de l'acétone avec lequel ils avaient servi à essuyer les pinceaux. Par chance une voiture de police passait non loin d'eux, immédiatement, Raphaël fit signe au conducteur de s'arrêter. Ce dernier se gara quelques mètres plus loin. Deux officiers en uniforme bleu s'avancèrent vers lui. Rapidement, le peintre leur expliqua ce dont il avait été témoin. Le plus jeune des deux policiers rejoignit la voiture pour signaler le délit de fuite par radio tandis que son collègue s'agenouillait près de la jeune femme pour l'examiner. Ce dernier sortit d'une de ses poches un paquet de mouchoirs. Il en prit plusieurs les déplia avant de les replier les uns sur les autres pour constituer une compresse de fortune et la donna à Raphaël.

- Tenez, maintenez ceci contre la plaie qu'elle a à la tête.
- Vous êtes sûr ; demanda Raphaël qui craignait plus que tout d'aggraver les choses ; si elle s'est déplacée un disque ou une vertèbre...
- Elle perd beaucoup de sang ; répondit l'agent de police ; il faut contenir l'hémorragie jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Soyez pas timide. Je vais prévenir les secours, essayez de lui parler ça l'aidera peut être à reprendre connaissance.

L'officier rejoignit ses collègues près de la voiture de patrouille dont le conducteur était déjà en communication avec les urgences. Il lui tendit le téléphone pour qu'il puisse apporter au standardiste quelques précisions sur l'état de la jeune fille. Raphaël appliqua la compresse de fortune sur la blessure y maintenant une forte pression, c'était de toute façon la meilleur solution pour éviter tout mouvement malheureux de sa tête ou de sa nuque. La gorge nouée, ne sachant trop que dire, le peintre posa sa main libre sur celle de la jeune femme. Elle était glacée. Alors il la prit dans la sienne comme pour la réchauffer.

- Mademoiselle ; appela-t-il d'une voix douce et basse ; mademoiselle si vous m'entendez, serrez ma main... Je vous en prie, répondez moi...

La malheureuse jeune fille ne manifestait pas la moindre réaction. Jamais encore, autant qu'il s'en souvienne, il n'avait éprouvé aussi durement cette sensation d'impuissance qui le possédait à cet instant : chacun de ses mots, chacun de ses gestes lui apparaissait ridiculement vain. Au loin un éclair fusait dans le ciel, quelques secondes plus tard le grondement du tonnerre lui répondit. Et quelques gouttes de pluie éparses commencèrent à tomber. C'étaient de grosses gouttes mais tellement dispersées que l'on ne pouvait pas vraiment appeler cela de la pluie. A peine eut-il senti les premières gouttes qu'il lâcha la main de la victime pour chercher sa blouse, au fond de son sac, elle était sale, tant de taches de peinture que du fait d'avoir été portée toute la journée, mais pour abriter la jeune fille, c'était toujours mieux que rien. L'officier qui lui avait donné les mouchoirs revenait vers lui. Il l'aida à déplier sa blouse et en couvrir le corps inerte. Puis Raphaël glissa de nouveau sa main dans celle, de la victime. Cette main froide dans la sienne, il se mit à la serrer un peu plus fort, paume contre paume, au bout de quelques secondes un petit battement s'y fit sentir, comme si leurs deux cœurs se rencontraient.

- Courage mademoiselle ; murmura-t-il frissonnant de nervosité ; S'il vous plaît, tenez bon.

Le peintre avait si peur de ne plus sentir le faible battement contre sa paume qu'il serra encore d'avantage son étreinte. Il éprouva alors comme un frôlement contre son pouce. Quelques gouttes de pluie tombèrent sur le visage inanimé. Les paupières de la jeune femme se plissèrent, elle semblait chercher à ouvrir les yeux. L'une d'elles s'entrouvrit légèrement laissant deviner le bas de l'iris.

- Mademoiselle ; appela timidement Raphaël.

Déjà le policier avait attrapé son téléphone en vue de rappeler les urgences. Les deux hommes se penchèrent sur elle. La jeune femme ouvrit des yeux qui ne les voyaient pas. Elle devait tout de même sentir les mains du peintre car elle se mit à avoir des mouvements brusques et désordonnés cherchant à le repousser. L'officier s'empressa de venir au secours de Raphaël qui semblait complètement dépassé.

- Calmez-vous mademoiselle ; dit-il calmement ; tout va bien, je suis agent de police. Vous avez été blessée à la tête, ne bougez pas, vous allez vous faire mal. Doucement, voilà doucement, une ambulance va arriver, restez allongée. N'ayez pas peur. Il ne vous arrivera plus rien.

Aucun des deux hommes n'aurait su dire si elle les avait compris. Visiblement elle les entendait puisqu'elle avait tourné le regard vers le policier au moment où il avait parlé. Raphaël l'aida à se rallonger en lui parlant tout doucement à mi-voix, elle devait être en confiance car elle se laissa faire sans résistance. Le peintre lui soutint la tête jusqu'à ce qu'elle repose de nouveau sur une surface solide. Son regard était rivé sur lui au moment où, de nouveau, elle perdit connaissance. Au loin une sirène stridente annonçait l'arrivée d'une ambulance qui fit son apparition moins d'une minute plus tard. Le véhicule vint se garer tout près de l'incident. Un ambulancier à la taille haute, les cheveux poivre et sel en sortit et se dirigea d'un pas rapide vers eux, un sac à la main, pendant que ses collègues brancardiers

préparaient et sortaient la civière. L'officier de police lui exposa brièvement la situation tandis qu'il s'agenouillait près de la victime pour prendre la relève de Raphaël. Il l'aida à dégager tout doucement sa main de dessous la tête de la jeune fille. L'artiste se releva, les jambes quelque peu engourdie, et fourmillante d'être resté agenouillé sur le bitume aussi longtemps, et s'écarta pour laisser l'ambulancier faire son travail. Son corps tout entier lui paraissait fébrile, à présent que les professionnels de santé étaient sur place et prenaient les choses en mains la tension nerveuse, dépossédée de son action concrète et canalisatrice, commençait à se libérer. Il entendit l'ambulancier interpeler la jeune femme sans succès.

- Elle n'a pas repris connaissance depuis l'accident ; demanda t-il en sortant de son sac une compresse stérilisée et un rouleau de bandages pour appliquer un pansement de fortune sur la blessure.
- Elle a eu un bref instant de lucidité lorsque la pluie a commencé à tomber ; répondit le policier ; elle était très agitée, presque en panique, nous lui avons parlé cela a semblé la calmer et puis, malgré ça, elle a sombré de nouveau dans l'état ou vous la voyez.
- A-t-elle manifesté, d'une manière quelconque qu'elle vous comprenait ?
- A vrai dire ; commença Raphaël ; elle n'avait pas l'air de nous voir distinctement, son regard semblait nous chercher. Je ne saurais dire si elle comprenait nos paroles mais je crois que c'est notre attitude qui l'a apaisée.

Le policier hocha la tête corroborant les propos du peintre. Les brancardiers apportèrent la civière tandis que leur supérieur prenait le pouls de la victime. Enfin il se releva, laissant ses collègues déplacer le corps inerte avec d'innombrables précautions et la dextérité rapide de l'habitude.

- Et vous-même ; demanda-t-il à l'artiste qui frissonnait légèrement ; vous vous sentez bien ?
- Ça va ; répondit-il surpris ; un peu nerveux. Ça va passer.
- Vous devriez monter avec nous ; insista l'ambulancier ; le contre coup quand on assiste à ce genre de scène peut être d'une grande violence et vous êtes très pâle.

Comme Raphaël allait protester, l'officier appuya la recommandation de l'ambulancier et prit les coordonnées de l'artiste, tandis que les deux brancardiers chargeaient la victime, solidement sanglée pour éviter tout faux mouvement, dans le véhicule. L'un d'eux la brancha sous assistance respiratoire alors que le plus jeune s'approchait de son supérieur pour l'informer que tout était prêt pour partir.

- Très bien. Dis à Marlène d'appeler le service d'urgence de la Salpêtrière, on y va. Vous avez bien pris ses affaires ; demanda-t-il à son subalterne en aidant Raphaël à monter à l'arrière de l'ambulance.
- Quelles affaires ; interrogea le jeune.
- Son sac, son manteau, ses affaires quoi.
- Il n'y avait rien de tel près du corps.

Cette déclaration du jeune homme n'alarma pas son supérieur qui haussa les épaules et lui fit signe de remonter en voiture. En revanche elle attira l'attention du policier qui déclara qu'il les escortait jusqu'à l'hôpital.

A l'arrière de l'ambulance, Raphaël avait pris place sur le siège tournant le dos à la route au chevet du brancard où gisait la malheureuse jeune fille toujours inconsciente et que son regard s'efforçait de fuir. Une fois assis, la ceinture bouclée, toute la tension contenue jusqu'à présent et qui avait déjà commencé à se relâcher lui tomba dessus d'un seul coup. Une nervosité fébrile s'était emparée de lui comme si toute force avait déserté son corps remplacé par une décharge électrique le maintenant dans un état d'acuité anxieuse. Saisi d'épisodes courts mais intenses de tremblements presque spasmodiques il s'appliquait à prendre de profondes inspirations dans l'espoir de se calmer et entreprit de rationaliser la situation. A présent que la jeune fille était entre les mains du corps médical il n'y avait plus qu'à espérer que le coup n'était pas mortel et que les chirurgiens soient compétents mais cela n'était plus de son ressort. Pourtant la scène se rejouait en boucle dans sa tête et avec elle des questions qu'il savait sans intérêt et qui n'avaient plus lieu d'être. Il avait fait tout son possible, lui avait parlé, avait endigué l'hémorragie... Tout cela ne le concernait plus. D'autant plus qu'il n'avait jamais vu cette fille au par avant. Elle n'était, pour ainsi dire « personne », ne représentait rien pour lui. Pourquoi le souci de son sort le toucherait-il aussi viscéralement ? C'était ridicule. Disproportionné. « Enfin, bon sang ! Ce n'était pas lui qui avait manqué de peu passer sous cette voiture ! » La solidarité, n'était pas une vaine valeur pour le peintre, un vestige d'idéaux obsolètes. L'attention naturellement généreuse et bienveillante, empreinte surtout de curiosité, qu'il portait à ses semblables ne cessait de nourrir les qualités qui l'avaient porté vers l'enseignement. Mais même s'il était émotif, « hypersensible » comme se plaisait à le lui faire remarquer son entourage, « il y a des limites à l'empathie ». Dans un instant d'accalmie, Raphaël se résolut à tourner son regard vers la « gisante » endormie à son côté. La blouse, remplacée par une couverture de survie reposait, pliée à la va vite, sur le plateau situé sous le brancard. A la lueur blafarde et intermittente des réverbères zébrant l'intérieur du véhicule de leurs maigres rayons, il distingua un visage au teint anémique, sous de brunes et épaisses taches d'un sang vermeil qui collait et poissait ses longs cheveux de jais épars autour de sa figure. La compresse, déjà carmin, était maintenue serrée sur la blessure par un bandage de crêpe blanc et bleu qui lui cerclait tristement la tête telle une tiare austère. Un masque de plastique relié à ce qu'il devinait être une bouteille d'oxygène lui couvrait le nez et la bouche. Un frisson le saisit comme si un glaçon de la taille d'un iceberg se frayait un chemin vers son estomac noué. « Si jeune ! » C'est sûrement ce qui l'avait le plus choqué lorsqu'il l'avait découverte sous le feu tricolore, mais à présent qu'il la dévisageait vraiment cette pensée transperçait son esprit comme un poignard. « Si jeune ! » Nombre des étudiants des conservatoires, où enseignaient ses amis, étaient bien plus vieux que cela. Nombre de ses propres élèves des Beaux Arts, étaient plus vieux que cela. Même Ophélie, sa nièce tant chérie, qui ne fêterait pourtant que ses 25 ans à l'automne, lui semblait plus vieille que cela. Se sentant de plus en plus nauséux, il réprima un nouveau haut le corps en détournant le regard. Instinctivement, sa main brûlante vint se poser sur celle inerte et glacée de la jeune accidentée, et la serra silencieusement.

Sitôt arrivé aux urgences le brancard, fut pris en charge par les infirmiers et chirurgiens de garde. Raphaël fut conduit dans un bureau où on le confia aux bons soins d'un médecin dont la physionomie laissait deviner qu'il approchait à grand pas de la retraite. Informé de la situation il l'examina scrupuleusement à travers ses lunettes en demi-lune. Son auscultation apprit au docteur qu'il avait affaire à un patient en excellente santé, mais, en l'occurrence, très éprouvé.

- Tout va bien Monsieur Chabane ; dit-il en desserrant le brassard du tensiomètre ; vous avez une petite tension mais vous êtes de toute évidence en état de choc. Vous connaissez cette jeune personne ?
- N...Non ; ânonna le jeune cinquantenaire de nouveau saisi d'une crise de tremblements ; je ne l'avais jamais vue.

A sa propre surprise, Raphaël, se mit à raconter toute l'histoire. Lui, d'ordinaire si pudique, si réservé, éprouvait, à cet instant précis, un irrépressible besoin de parler. Les mots le submergeaient sans qu'il puisse les retenir, chaque phrase de cette logorrhée, tout à fait inattendue, qui lui échappait semblait le soulager d'un poids terrible. Il alla même jusqu'à rapporter l'ensemble des pensées cauchemardesques qui lui avaient tenue compagnie dans l'ambulance. A mesure qu'il évoquait, de façon plus ou moins ordonnée, les deux grands chapitres qui constituaient sa soirée, la crise se calma. Le médecin l'écoutait attentivement ne cherchant pas un seul instant à couper court, mais au contraire le relançant parfois d'une question. De toute évidence, cet accident, avait bouleversé son patient, réveillant sans doute une angoisse personnelle et profonde. Lorsque Raphaël eut fini son récit, décousu, précipité, le médecin le dévisagea un instant avant de lui demander de bien vouloir l'attendre une minute. Lorsqu'il revint, il posa devant lui, sur son bureau, un gobelet en plastique plein d'une eau bien fraîche et deux grosses madeleines enveloppées dans un sachet plastique.

- Tenez ; dit-il tout en farfouillant dans un de ses placards ; dans l'état d'épuisement et de nerfs où vous êtes, mieux vaut éviter que vous chutiez, en plus, en hypoglycémie, d'autant que votre organisme n'a pas fini d'assimiler l'alcool que vous avez bu dans la soirée.

Le peintre prit une gorgée d'eau mais ne toucha pas le petit paquet de gâteaux. Son estomac était encore trop désorienté pour tenter l'aventure. Le médecin revint s'asseoir en face de lui, tenant dans ses mains deux boîtes de médicaments. De la première il tira deux gélules, et un comprimé de la seconde qu'il tendit à Raphaël.

- Ceci ; dit-il en lui montrant les gélules ; est un anxiolytique léger, ça devrait suffire pour vous aider à vous détendre, et ça ; lui donnant le comprimé ; devrait calmer la nausée.

Le peintre remercia et avala les médicaments à grand renfort de gorgées d'eau. Comme le vieux docteur poussait, d'un index et d'un regard insistant, le paquet de Madeleines vers lui, il se résigna à en grignoter une à contre cœur. Lui, qui d'ordinaire raffolait de ce genre de mignardises douces et gouteuses, la trouva juste grasse, écœurante tant son arôme vanillé artificiel très prononcé, relevait encore d'avantage un goût déjà bien trop sucré.

- Je peux rentrer chez moi, maintenant ; demanda le peintre.
- Ne soyez pas si hâtif ; répondit le docteur avec un petit sourire bienveillant ; Il n'est pas nécessaire de vous garder ici en observation mais vous êtes à deux doigts du malaise vagal. Je ne vais pas vous renvoyer chez vous pour que vous y écopiez d'une syncope. Nous allons attendre une petite heure de voir si les médicaments agissent, je reprendrai votre tension et si tout est normal, la standardiste vous appellera un taxi médical pour vous ramener chez vous.

Bien qu'il sentit peser sur lui une fatigue de plus en plus possessive, Raphaël ne protesta pas en réalisant que la perspective de se fondre dans ses draps s'esquivaient encore d'une bonne heure. Le médecin le confia à une jeune infirmière qui le conduisit dans une salle réservée habituellement aux familles venues visiter des patients en soins palliatifs. En repassant devant l'accueil, son regard croisa celui de l'agent de police, qui l'avait aidé à porter secours à la jeune fille, en pleine conversation avec une femme arborant un masque chirurgical et une blouse blanche, ils échangèrent un vague signe de tête. L'infirmière qui accompagnait Raphaël, le fit entrer dans la pièce, tout en lui désignant la machine à café et le distributeur de friandise au bout du couloir, dès fois qu'il ait faim. Elle lui proposa même de lui rapporter une boisson chaude ou des biscuits de la salle de garde, mais il refusa poliment. La jeune femme le laissa donc seul après lui avoir spécifié qu'elle serait « juste à côté » en cas de besoin. Le peintre remercia de nouveau, puis, balaya la pièce du regard. C'était une sorte de petit salon où deux fauteuils et un canapé en vinyle de couleurs vives étaient disposés autour d'une petite table basse en PVC supportant des magazines médicaux et people. Près de la porte d'entrée était aménagé un petit coin cuisine avec un large lavabo et un mini-réfrigérateur surmonté d'un four à micro-ondes. Le linoleum mauve constellé de petits pois, roses, bleus et argentés associé à la teinte pastelle des murs sous la lumière des néons blancs contribuait au caractère convivial de la pièce qui se voulait réconfortante. Si tant est qu'il fut possible d'éprouver un quelconque réconfort en pareil lieu. Raphaël posa son sac aux pieds du canapé et s'y laissa tomber lourdement dans un profond soupir de lassitude. Il se plongea alors dans une contemplation somnolente des méandres de la grande fenêtre donnant sur la nuit et les autres bâtiments du complexe médical. Un grondement si lointain qu'il ressemblait encore à un petit ronronnement annonçait l'approche de l'orage. Dehors, le vent s'était levé projetant contre la vitre de grosses gouttes de pluie dans un tintement discret, hypnotique. Absorbé par le ruissellement de l'eau sur le verre il se mit à gratter machinalement une fine pellicule friable et poisseuse sur sa main. Il y reporta, nonchalamment, son attention pour découvrir la paume de sa main droite, couverte d'une grande tache d'un bordeaux flamboyant au reflet carminé dont la teinte éclatante, ternissait déjà au contact de l'air. Elle avait même commencé à brunir aux entournures. Jusque là, Raphaël n'y avait pas prêté attention, mais sous la lumière abrupte des néons, il réalisa avec une stupéfaction assommée que ses mains étaient maculées du sang de la malheureuse. Cette image, horripilante, de ce sang si jeune, vif, brûlant, qui recouvrait, comme pour en ajourer l'impuissance, ses mains vieillissantes, dont les veines et les os seyant ouvraient les reliefs, lui apparaissait surréaliste. Irréel le sang du printemps coulant dans les valons de l'automne. Sans vraiment penser à ce qu'il faisait le peintre se leva et se dirigea vers le lavabo pour s'y laver les mains. Il les savonna, les frotta, vigoureusement l'une contre l'autre plusieurs fois. L'eau claire teintée d'ocre sali, s'écoula, aspergeant, tourbillonnant dans

le siphon jusqu'à ce qu'elle ait repris son aspect translucide. Puis, emporté par son élan et tentant de quitter cette torpeur somnolente il tint ses mains jointes sous le robinet pour les remplir d'eau et y plongea son visage avant de les faire remonter sur sa nuque. Il s'y reprit à deux fois, tant ce contact du liquide frais sur sa peau brûlante lui faisait du bien. Il finit par attraper une feuille de papier absorbant qu'il se passa sur la figure et le cou pour éponger un peu l'eau qui ruisselait sur le col de sa chemise lorsque trois petits coups discrets se firent entendre contre la porte. Raphaël reconnut immédiatement l'officier de police et son subalterne qui le dévisageaient dans l'encadrement.

- Monsieur Chabane ; commença t-il d'un ton affable ; vous vous sentez mieux ?
- Ça va ; répondit-il ; un peu sonné.
- J'imagine. On m'a dit que vous alliez rester ici un petit moment, est-ce que vous accepteriez de répondre à quelques questions ?
- Oui bien sûr.

Exténué, mais aussi, pressé d'en finir une bonne fois pour toute avec cet atroce accident, l'artiste n'avait pas hésité longtemps. Plus il se montrerait coopératif et plus tôt cette histoire serait derrière lui, il pourrait enfin chasser cette scène de son esprit. Et puis de toutes façons il n'avait rien à cacher. Comme il amorçait un mouvement pour retourner s'asseoir, les policiers lui emboîtèrent le pas. Le plus jeune ferma la porte derrière eux tandis que son aîné s'approcha du peintre.

- Je suis le Capitaine Antoni Chade ; dit il en lui tendant la main ; et voici le lieutenant James Kackshansky.
- Enchanté ; répondit Raphaël en serrant la main qu'on lui tendait.
- Cela ne vous ennuie pas que le lieutenant Kackshansky, prenne en note cet entretien.
- Je vous en pris.

L'intonation de cette dernière question posée, toujours sur un ton très courtois, ne laissait planer aucun doute quant à la réponse attendue mais Raphaël n'y avait pas vraiment prêté attention. Il avait une impression assez désagréable de flottement, se sentait étranger à son propre corps, spectateur de la situation et s'imposa de concentrer toute son attention sur une chose à la fois. Curieux de ces deux hommes qui allaient lui tenir compagnie « un petit moment », il se prit à détailler, à présent que la puissante lumière artificielle de la pièce le lui permettait, leur visages dont les blafardes veilleuses nocturnes ne lui avaient laissé distingué que l'essentiel des traits. Le capitaine Chade était un homme de taille moyenne d'un naturel souriant et optimiste comme en témoignait les pattes d'oie s'étirant aux bords de ses yeux, d'un vert sapin très doux mais dont on devinait aisément que le regard pouvait être perçant, et les commissures de ses lèvres dont les arcs pointaient vers les pommettes. Quelques cheveux blancs se fondaient à merveille dans sa chevelure d'un blond presque platine sur laquelle un large front commençait à gagner du terrain trahissant une cinquantaine, à l'instar de celle de l'artiste, déjà bien entamée. Tout dans l'attitude de cet homme laissait supposer qu'en d'autre circonstance il eut été d'une compagnie tout à fait charmante. Bien plus jeune, le lieutenant Kackshansky ne devait pas avoir beaucoup plus d'une trentaine d'années. Impassible, son

visage austère, fermé, ne donnait pas l'impression d'avoir affaire à quelqu'un de loquace mais trahissait une arrogance falsifiée que s'approprie parfois une jeunesse malhabile impatiente de faire ses preuves et terrifiée à l'idée de ne pas être pris au sérieux du fait de son inexpérience. Un petit bouc noir bien taillé, très tendance, rappelait la foisonnante et épaisse crinière qui bouclait autour de son visage. Ses yeux d'un gris froid, métallique semblait scruter les tréfonds de votre âme. Lorsque les trois hommes furent installés dans les fauteuils ils commencèrent par demander à l'artiste de décliner son identité et son état civil. Raphaël s'exécuta, leur montrant sa carte d'identité, exposa rapidement les principaux titres que lui conférait sa profession, puis entreprit, pour la troisième fois, de raconter son histoire : il sortait du parc Tino Rossi lorsqu'une voiture surgie de nulle part avait débarqué sur les chapeaux de roues et percuté de plein fouet une jeune femme à qui il avait immédiatement tenté de porter secours une minute à peine avant que la voiture de police n'arrive.

- Que faisiez vous dans le parc Tino Rossi à pratiquement 1h du matin ; interrogea le lieutenant.
- J'avais un peu bu ; avoua Raphaël ; et, avec cette chaleur et la fatigue, j'ai commencé à avoir la tête qui tourne. Je me suis posé sur un banc devant la Seine pour attendre que ça passe.
- Vous étiez seul ?
- Oui.
- Et vous n'aviez jamais vu cette jeune fille auparavant ?
- Non, jamais.
- Et vous ne sauriez, vraiment pas, décrire la voiture ?
- Non.
- Mais vous l'avez vue ?
- Oui.
- Vous avez vu cette voiture et vous êtes incapable de la décrire ; insista le jeune officier ostensiblement septique et dont l'amabilité fondait comme neige au soleil.
- J'étais gris, d'accord ; répliqua sèchement Raphaël dont, cet entretien tournant à l'interrogatoire et le ton du jeune policier, commençait à user la patience ; je ne la regardais pas, je l'ai vue. Aperçu. Mon but était de rejoindre la bouche de métro à Austerlitz pour rentrer chez moi prendre une douche et dormir. La jeune fille marchait loin devant moi, la voiture est passée loin devant moi, dans ma vision périphérique. Aucune des deux n'était le point d'ancrage de mon regard.
- Vous savez que « l'ivresse sur la voie publique » est un délit ?
- Ça vous arrive jamais d'aller boire un coup avec vos collègues à la fin du service, et, dans l'ambiance vous laissez tenter par un verre de trop ?
- Ça ira comme ça, lieutenant ; coupa le capitaine Chade avec une fermeté aussi calme qu'impérieuse, voyant que son subalterne s'apprêtait à relancer l'offensive.

Il remercia Raphaël pour son témoignage, et lui expliqua posément le caractère pour le moins insolite de la situation. La jeune personne qui se trouvait à l'heure actuelle inconsciente au bloc opératoire et à qui il avait tenté de porter secours, avait été retrouvée sans aucun papier, et, plus étrange encore, sans le moindre effet personnel. Pas même un bijou fantaisie. Le

peintre demeura un instant interdit la bouche entrouverte. Une parisienne d'une vingtaine d'année, sans sac, sans portefeuille et sans téléphone, la chose était suffisamment exceptionnelle pour attirer l'attention.

- « Rien » ; répéta-t-il incrédule.
- Rien ; confirma le capitaine Chade ; pas même un titre de transport ou de la petite monnaie. Elle n'avait sur elle, pour ainsi dire, que sa robe et ses chaussures. Vous comprenez l'importance de votre déposition ? Jusqu'à son réveil, nous ne pouvons compter que sur votre témoignage pour retrouver ce chauffard ou entrer en contact avec la famille.
- Oui. Bien sûr, je comprends ; répondit l'artiste d'une voix étouffée ; seulement je ne vois pas ce que je peux vous dire d'autre.
- Et bien... Je vais devoir vous demander de bien vouloir me laisser inspecter le contenu de votre sac à dos.
- Pardon ?!

Le mot lui avait échappé avec la spontanéité la plus absolue. Abasourdi il dévisagea un moment l'officier supérieur comme il eut pu le faire d'un extraterrestre. Il semblait à Raphaël que le surréalisme de la situation venait de s'ancrer encore d'un cran supplémentaire. Il avait de plus en plus de peine à concevoir ce qui lui arrivait. Cependant le ton du policier, toujours aussi avenant, n'appelait aucune réplique. Si la demande l'avait surpris sur le moment il n'était pas nécessaire d'être Sherlock Holmes pour deviner la pensée qu'elle sous-tendait. Et, vu à la lumière de la froide raison, le doute était de mise. Bien conscient que la seule manière de se disculper totalement était d'obtempérer, Raphaël tendit son sac au capitaine Chade et se leva pour vider ses poches.

- Vous me suspectez de lui avoir volé son portefeuille ; demanda t-il d'une voix blanche en déposant son téléphone, ses clefs, son passe Navigo, de la monnaie et un paquet de mouchoirs sur la table.
- Je ne vous suspecte de rien ; répondit l'officier d'un ton égal ; mais au point où nous en sommes je ne peux me permettre de négliger la moindre piste.

Raphaël retourna ses poches pour bien indiquer qu'elles étaient vides et se réinstalla dans le canapé, le dos enfoncé dans le dossier, les bras croisés contre sa cage thoracique. Contenant son irritation résignée, il contempla sans la voir, et sans mot dire, l'humiliation de son sac mis à nu sous ses yeux : ses carnets de feuilles blanches de divers formats, sa trousse de feutres et de crayons, sa boîte de pinceaux, quelques tubes de gouache, sa palette vallonnée de taches multicolores et de petits monticules de peinture séchée enroulée dans deux chiffons dont l'odeur d'acétone qui les imprégnait prenait à la gorge, une boîte de pastelles grasses, un roman et son portefeuille. Et dans ce dernier : sa carte bleue, sa carte vitale, sa carte d'électeur, sa carte de bibliothèque, la carte de fidélité d'une librairie, une autre d'une papeterie réputée du Marais, son permis de conduire, un talon de ticket d'entrée du musée Cluny, un préservatif et une vingtaine d'euros en liquide. Rien d'extraordinaire en somme pour un professionnel des Arts Plastiques. Pourtant, il se sentait mal à l'aise comme un enfant pris en faute. Un sourire fugace passa sur son visage en pensant à son ami et collègue

Guillaume, grand habitué du hellfest et autres rêves-party. Il s'imaginait déjà lui raconter cette mésaventure ridicule et l'hilarité du vieux fêtard trinquant de bon cœur à son « dépuçelage judiciaire ». Même s'il se sentait tout à coup l'âme d'un affranchi Raphaël n'avait pas le cœur à rire, ses pensées se bouscuaient sans ménagement, l'interrogatoire, la fouille de son sac et les images de l'accident tournaient dans sa tête. Il n'entrevoyait plus le bout de cette nuit et finissait même par se demander comment elle avait commencé. Tentant de focaliser son attention sur autre chose, le visage de « la belle endormie » vint se superposer aux autres fragments de films qu'il tournait et retournait malgré lui irrévocablement empêtrés dans sa matière grise. Alors, d'une voix blanche, détimbrée, il osa une question à son tour.

- Comment va-t-elle ? La jeune fille.

Au vu du traitement qu'on lui infligeait, Raphaël ne savait trop à quelle réponse s'attendre. Était-il toujours témoin, ou était-il promu suspect, dans le second cas il y avait peu de chance que l'on condescende à lui donner la moindre information. Pourtant, le Capitaine Chade n'hésita pas une seconde à le renseigner.

- D'après le chirurgien, il y a traumatisme crânien mais pas fracture du crâne, ils ont nettoyé et suturé la plaie mais elle avait perdu tellement de sang qu'ils ont dû la mettre sous transfusion. Les examens complémentaires devront attendre.
- Pourquoi des examens complémentaires ; demanda Raphaël d'une voix toujours aussi atone.
- Pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'autres séquelles de l'accident ou des traces de violences ; répondit le lieutenant d'un ton factuel.
- Des traces de violence ; répéta l'artiste l'air complètement égaré.
- Oui. Une jeune fille, court vêtue, déambulant toute seule la nuit dans les rues, sans papiers... cela ressemble fort à « asphalteuse » dont le maquereau aurait des fournisseurs peu scrupuleux en Europe de l'est.
- C'est une plaisanterie ?!

Cette idée macabre, n'avait pas effleuré Raphaël une seule seconde, mais elle lui fit l'effet d'un électrochoc. Il avait lâché cette sentence le plus naturellement du monde tant l'hypothèse du jeune policier lui semblait extrême et tirée par les cheveux. Sur le moment, du moins.

- Vous croyez ; releva ce dernier d'un ton faussement détaché ; qui nous dit que cet accident n'est pas survenu alors que la victime courait pour protéger sa vie, ou échapper aux « assiduités » d'un quidam ou d'un client violent, pervers... ou éméché peut-être.

Cette fois s'en était trop. Raphaël avait beau être fatigué et d'un tempérament lunaire, les airs de sainte-ni-touche empruntés par ce blanc-bec ne trompaient personne. Qu'on le soupçonna d'être un vulgaire voleur-à-la-tire était déjà une humiliation suffisamment difficile à avaler, quoi que tolérable, au vu de la situation. Mais que l'on puisse l'associer, lui, Raphaël Chabane, à un délinquant sexuel lui était une idée viscéralement inadmissible. La spirale infernale ne paraissait plus avoir de fond, elle tournait sur elle-même creusant de plus en plus profondément dans l'absurde et le scabreux d'une manière vertigineuse. Lui, qui de toute sa

vie n'avait jamais eu une parole ou un geste déplacé vis-à-vis de qui que ce soit, que l'on connaissait pour sa timidité introvertie et la poésie imaginative de ses œuvres. Lui dont la jeunesse, la vitalité, la sensualité parfois sculpturale des corps de ses modèles, n'avaient jamais attiré le regard ni suscité le moindre intérêt malgré son œil aguerrri d'artiste professionnel. Lui, qui n'était que pondération et gentillesse, cette fois-ci, il vit rouge. Ses jambes s'étaient raidies comme sous l'action d'un ressort le projetant debout près à sauter à la gorge de l'insolent. Par chance, la main puissante du capitaine s'était fermement refermée sur son biceps crispé, le coupant dans son élan impulsif. Alors que les anxiolytiques commençaient à agir, tout le corps de Raphaël se retrouva secoué de tremblements, tant il était ulcéré par cet abject sous-entendu. Seule sa voix gutturale, étouffée, bafouillant d'indignation se fit entendre.

- Osez-vous insinuer que j'aurais pu... molester cette enfant, à m... à moins que... vous n'imaginiez pire ?
- Pourquoi pas ; vociféra le lieutenant, à qui la réaction épidermique du témoin avait volé un peu de sa superbe, pour se redonner contenance ; vous étiez, de votre propre aveu, « gris » au moment des faits qu'est-ce qui nous prouve que vous n'étiez pas plus que cela. Vous n'avez même pas l'ombre d'un alibi...
- La paix, lieutenant ; s'exclama le capitaine pour rappeler chacun au calme ; Je vous conseille de reprendre empire sur vous-même, monsieur Chabane ; dit-il à l'artiste d'un ton ferme et factuel avant de se tourner vers son collègue ; James, tu vas me laisser ton carnet et aller m'attendre dans la voiture.
- Sauf votre respect Capitaine...
- C'est un ordre Kackshansky !

L'officier supérieur n'avait pas eu besoin d'élever beaucoup le ton pour que son second comprenne qu'il était allé trop loin. L'intonation de Chade laissait clairement deviner un sous-texte ressemblant fort à « n'aggravez pas votre cas ». Le jeune homme goûtait de très mauvaise grâce le ton de réprimande de son aîné : il n'avait pas le sentiment d'avoir manqué à son devoir en tentant de confondre un suspect à l'histoire duquel il ne croyait pas un seul instant. Il balança négligemment son carnet sur la table au milieu des affaires du peintre et sortit de la pièce sans un mot. Une fois seul Raphaël dégagea son bras d'un geste vif et sans ménagement pour le policier. De sa vie, il ne se rappelait pas avoir déjà été aussi furieux. Les battements de son cœur résonnaient si forts dans sa poitrine qu'ils lui semblaient obstruer sa gorge et bourdonner dans sa tête. Crispé de tout son être, il avait peine à calmer sa respiration fulminante. Pour un peu il en aurait pleuré de rage tellement l'injure calomnieuse lui paraissait irrévocable. La société est plus laxiste que la justice, les preuves ne l'intéressent pas, elle, il lui suffit d'un doute pour condamner. Et aujourd'hui, avec la fulgurance de l'information, se laver d'une diffamation relevait de la performance. Il ne songeait plus à son lit, mais à sa salle de bain, sa douche, une longue, très longue douche tiède. Mais il était toujours à l'hôpital, et toujours sous la surveillance d'un flic. « Mais bordel de Dieu, ce foutu cauchemar allait-il s'achever un jour ! » Il se dirigea vers le lavabo d'un pas mesuré, l'hyperventilation provoquée par sa colère et ses efforts pour se calmer lui donnait le tournis, ouvrit le robinet et remplit d'eau ses mains jointes dans lesquelles il plongea sa figure, deux, trois fois. Il se passa

de l'eau sur la nuque également trempant sans vergogne le col de sa chemise. Alors que le peintre se rafraichissait les idées, le flic quitta la pièce. « Bon débarras. » Il s'épongea avec le papier absorbant tout en ce recentrant sur lui-même : ses battements de cœur anarchiques et sa respiration commençaient à retrouver leur calme mais ses membres et sa mâchoire frissonnaient encore convulsivement. Quelque part, cette réaction l'impressionnait, il venait de découvrir de nouvelles intonations à sa voix. Non, vraiment, rien ne l'avait jamais poussé à ce point hors de lui et, la colère retombant, cela l'effrayait même un peu. Il ne se reconnaissait pas du tout dans cette violence et commençait à ce la reprocher, se qui l'exaspéra encore plus car, enfin, ce n'était pas lui qui avait lancé les hostilités. Accoudé au lavabo, il se massait les tempes lorsqu'il s'aperçut que le capitaine Chade était revenu. Il se tenait non loin de lui et le regardait attentivement, un gobelet en plastique fumant dans chaque main. « Quoi encore ! » clamât-il intérieurement le visage fermé traduisant une exaspération qu'il ne déployait pas beaucoup d'effort à dissimuler. Comme le policier ouvrait la bouche, Raphaël, visiblement sur la défensive, tel un félin blessé, le coupa avant qu'il n'ait le temps de placer un mot. Tranchant et catégorique.

- Que les choses soit claires, j'estime m'être montré plus que coopératif. Je ne tolérerai plus la moindre insulte.
- J'entends bien ; répondit posément l'officier, encaissant l'acrimonie de son interlocuteur pour ce qu'elle était : un avertissement « de bonne guerre ».

Comme une proposition d'armistice, Chade tendit un des deux gobelets à Raphaël. D'abord surpris par le geste, ce dernier eut un instant d'hésitation et dévisagea le policier d'un œil rond, inquisiteur, avant de tendre la main et de le remercier du bout des lèvres. Une odeur de chocolat se dégagait du gobelet, à défaut d'être bonne, ces boissons industrielles avaient au moins le mérite d'être chaude et de redonner un semblant de force.

- Je vous dois des excuses ; reprit Chade, le regard plongé dans le liquide de son propre gobelet ; Je n'aurais pas du laisser le lieutenant Kackshansky intervenir. Il s'agissait d'une prise de déposition, et je suis navré que l'inexpérience de mon subalterne ait transformé cet entretien en interrogatoire. Ce n'était pas le but, je vous pris de m'en excuser.
- Vous passez la pommade avant la contravention pour « ivresse sur la voie publique » ; demanda Raphaël d'un ton acerbe, cassant.

A sa grande surprise le policier ne releva pas l'agressive effronterie de la remarque. Au contraire elle paraissait franchement l'amuser et donna même lieu à une réponse laissant entendre que ce serait trop cher payer pour un homme qui ayant assisté à une tragédie avait, sans hésitation porté assistance à une personne en danger. La patience et la bonne humeur du capitaine, détendait l'atmosphère, il n'avait pas son pareil pour établir un rapport de confiance. Avenant et courtois il parvint à arracher un sourire timide à son interlocuteur et même à lui faire entendre, en choisissant scrupuleusement ses mots, que l'hypothèse de son collègue, aussi révoltante puisse-t-elle sembler, n'était malheureusement pas totalement infondée. Elles étaient bien plus nombreuses qu'on ne l'imaginait, ces histoires aussi sordides qu'inénarrables auxquelles la police était confrontée à longueur de journées. Un soupir de

lassitude excédée échappa à l'artiste qui s'enfonça d'avantage dans son fauteuil, jambes et bras croisés traduisant les limites très largement outrepassées, de sa propre patience. Un court silence s'installa entre eux, Antony Chade réfléchissait à la manière d'aborder la suite sans éprouver d'avantage les nerfs exténués de son témoin. Il jeta un œil aux notes de son second. Puis il reprit sur un ton à la fois sérieux et doux proche de la confession.

- Vous avez laissez entendre, que vous étiez allé « boire un verre » avec des collègues, ce soir ; Raphaël hocha la tête positivement ; Au vu de vos précédentes déclarations, il serait bon que vous me parliez de cela. Ça ne pourrait qu'ajouter à votre bonne foi.

Quelque peu radouci, Raphaël se frotta les yeux et les tempes du bout des doigts rassemblant ses souvenirs. Cela semblait, si lointain. Ce petit plaisir anodin, occasionnel qu'il s'était octroyé en compagnie de Mina quelques cinq heures plus tôt prenait, tout à coup, des airs de félicité. Un instant de pur délice cruellement noyé, sali, abîmé par la violence macabre de tout ce qui l'avait suivi. Un sourire triste serra le cœur de Raphaël qui se disait, sans oser le formuler à voix haute, que désormais, il y réfléchirait à deux fois avant de porter secours à une inconnue. Il raconta tout. Du moins tout ce dont il se souvenait, évoqua leurs sujets de conversation sans entrer dans les détails, énuméra les boissons consommées tout en rappelant que de l'eau avait coulé sous les ponts depuis et que ce n'était pas le genre de choses auquel il prêtait beaucoup d'attention en général. Ce qui impliquait tacitement une marge d'erreur. En résumé : ils étaient sortis de l'école des Beaux Arts, s'étaient assis à la terrasse d'un bistro qui donnait vue sur l'île de la cité, avaient bu, mangé, discuté, ri, puis il avait raccompagné sa collègue saoule jusque chez elle avant de redescendre à pied jusqu'au parc Tino Rossi. Antony demanda alors s'il se souvenait de l'heure à laquelle ils avaient quitté le bistro. Raphaël hésita puis, traversé d'un éclair de génie, se saisit de son portefeuille en ajoutant qu'il avait réglé la note par carte bleue. Il se mit alors en quête du ticket de caisse, le trouva avec la dite carte et le tendit au policier qui se retrouva informé non seulement de l'heure du paiement : 22h47, mais également du nom et de l'adresse de l'estaminet. Repenser à Mina et à l'instant délicieux qu'ils avaient partagé acheva de calmer l'artiste qui retrouvait progressivement son affabilité coutumière. Quelques bribes de paroles échangées vinrent parsemer un peu de clarté dans ces sombres pensées. A court de question Antony Chade ne tarda pas à prendre congé de Raphaël, le remerciant chaleureusement pour sa coopération et s'excusa encore une fois pour l'attitude déplorable de son subalterne. Il l'informa qu'il allait retranscrire au propre sa déposition et le contacterait pour qu'il vienne la signer au commissariat. Afin d'alléger cette perspective un peu trop formelle, il se dépêcha d'ajouter que l'hôpital ayant pour devoir de le tenir informé de l'évolution de l'état de la blessée, ils en sauraient sans doute plus à ce moment là, mais que pour l'heure il n'y avait pas lieu de s'inquiéter outre mesure. Le capitaine tendit la main à l'artiste en guise de salutation, main, que Raphaël serra cordialement sans toute fois quitter son siège. Le policier parti, il jeta un œil à sa montre, bientôt il serait deux heures et demie du matin. Les médicaments sur l'alcool et les émotions de la soirée semblaient lui avoir ôté toute énergie, le plongeant sans crier gars, dans une léthargie possessive. Assommé et somnolant, Raphaël se laissait bercer par le bruit cristallin, régulier de la pluie sur les vitres et le ronronnement lointain du tonnerre. Il piquait

du nez dans le canapé, lorsque le médecin aux lunettes en demi-lune entra dans la pièce, son tensiomètre à la main et son stéthoscope autour du cou. Il lui fallut presque réveiller son patient pour l'ausculter, ce qui était plutôt bon signe, cela signifiait que l'angoisse du choc était passée et qu'une longue nuit de sommeil suivie d'un solide petit déjeuner suffirait amplement à réparer ses forces. La tension étant remontée à la normale, le médecin fit commander un taxi médical pour reconduire l'artiste chez lui. Raphaël sortit l'attendre devant le bâtiment. Dehors le vent soufflait faisant bruisser les arbres. La température, toujours chaude, avait perdu quelques degrés. La pluie qui battait le pavé de plus en plus fort ruisselait sur son corps et ses vêtements lavant son esprit, entraînant avec elle toute les idées noires. Il ouvrit la bouche respirant à pleins poumons cet air moite qui le revigorait. A l'horizon, un éclair aux teintes boréales zébra l'immensité anthracite. Au lointain le tonnerre répondit. Le son et la lumière jouent à chat dans le ciel. Se narguent, s'appellent, se répondent, se courent après. Deux gamins qui s'amuse à nos risques et périls. Que c'est bon de prendre l'air. De respirer un bon coup. Le taxi ne tarda pas à arriver, évidemment, Raphaël était trempé lorsqu'il monta à l'intérieur mais peu lui chaulait, le voyage serait court et cela le rafraichissait. Une fois de retour dans son appartement du cinquième étage entre Picpus et Porte de Vincennes il se précipita dans la salle de bains, se débarrassa de ses vêtements et plongea avec délectation sous la douche. Il se frotta vigoureusement le moindre millimètre de peau avec le savon, comme si le sang de la jeune femme y collait encore, lavant presque autant son âme que son corps. Gardant le volet fermé, il entrouvrit la fenêtre de sa chambre pour que l'air de la nuit y pénètre et se laissa choir, éreinté, sur le lit. Il sentait tout ce qu'il lui restait d'énergie absorbée par le matelas où son corps se laissait moelleusement engloutir. C'était à peine s'il avait encore la force de volonté de s'emmitoufler dans les draps. Et malgré cela, Morphée se refusait à lui, le boudait, jalouse de ce jeune visage qui hantait ses pensées, les imprégnait sans partage, empirique. Le visage à l'anémie opaline, neigeuse comme un matin d'hiver, et qui faisait paraître d'un rouge sanguinaire des lèvres encore, tout juste, roses. Cette toison d'ébène sauvage caracolant éparse sur le bitume et les épaules se fondant dans l'immensité insondable de la nuit. Majestueuse auréole de cheveux... et de sang. Et de sang. Macabre diadème, conquérant. Souillant ce visage, souillant ce corps, si jeune, gisant là, si fragile. Poupée de chiffon et de porcelaine désarticulée. La dormeuse du pont d'Austerlitz, ne le quittait plus. Un moment infiniment long il resta étendu, sur son lit, les yeux grands ouverts fixés sur la fenêtre. Puis, lorsqu'il comprit qu'il n'userait pas ses pensées il se résolut à les immortaliser. Il alluma sa lampe de chevet se saisit d'un carnet, d'une gomme et d'un crayon et dessina ce visage. Dessina ce corps frêle, fragile, désarticulé. Dessina jusqu'à ce que les traits de crayon et les coups de gomme balayent ses pensées, ses angoisses, ses souvenirs, et tout ce qu'il lui restait de force. Alors soulagé, fourbu il sombra, sans s'en apercevoir, dans un sommeil profond, irrésistible.